

- De McCarthy à Kapoor, l'art contemporain suscite à nouveau beaucoup de hargne, symbolisée par les discours du FN.

- Pourquoi un tel traitement aujourd'hui ?

- L'analyse de Philippe Van Cauteren du Smak et de Pierre-Olivier Rollin du BPS 22.

Pourquoi tant de hargne contre l'art contemporain ?

Le constat

Dossier Guy Duplat

Cette année 2015 a vu à nouveau se lever une hargne contre "l'art contemporain" dans une fraction de l'opinion car au même moment les musées comme la Tate, le Centre Pompidou, le nouveau Whitney, le Palais de Tokyo, le Wiels et le Smak chez nous, comme les foires et le marché de l'art, continuent à passionner les foules.

Cela avait commencé en octobre 2014 avec le vandalisme contre "Tree" l'œuvre phallique de Paul McCarthy sur la place Vendôme à Paris et l'agression physique que subit l'artiste en pleine rue. Cet été, l'œuvre de Kapoor à Versailles fut à plusieurs reprises taguée par des inscriptions royalistes, intégristes chrétiennes et antisémites. Même en Belgique, l'exposition Beaufort à la Côte fut décriée par les communes et vandalisée à Bredene. Et BHL venu parler de Jan Fabre est "entarté" à Namur.

Intolérable à l'extrémisme

Partout, la droite extrême cible d'abord l'art contemporain. Si en Chine, dans la Hongrie d'Orban, dans la Pologne d'aujourd'hui, même dans certains discours de la N-VA, on vante le nécessaire patrio-

tisme de l'art et du patrimoine, c'est en France, pendant la campagne des régionales que cette hargne fut la plus forte.

Marine Le Pen fustigeait les Frac (fonds régionaux pour l'art contemporain) "qui encouragent trop souvent les circuits commerciaux". Le surnom des Frac

dans les slogans frontistes est "Fonds régional d'aide aux chômeurs". Marion Maréchal-Le Pen promettait de ne plus subventionner : "Dix bobos qui font semblant de s'émerveiller devant deux points rouges sur une toile, car le marché de la spéculation a décrété que cet artiste avait de la valeur". Elle dit récuser cette "idéologie de l'absurde qui conduit à déverser dans des expositions des sommes inversement proportionnelles au nombre de visiteurs" et d'appeler

Chaque fois qu'une pensée totalitaire émerge, elle s'en prend d'abord à l'art.

au soutien "d'une culture populaire où notre patrimoine et notre identité seront mis en valeur". "Vous n'appréciez pas que vos impôts servent à financer les délires d'esprits manifestement dérangés."

L'art contemporain est parfois qualifié de "pensée unique", "totalitaire", alors qu'on remarque au contraire, que chaque fois qu'une pensée totalitaire émerge, elle s'en prend d'abord à l'art, depuis l'art "entarté" d'Hitler, les ravages de Staline et Mao, jusqu'aux délires de Daech. L'art libre est intolérable à l'extrémisme.

Mise en perspective

L'histoire de l'art montre que tous les artistes qui ont résisté à l'épreuve du temps furent d'abord rejetés car ils dérangeaient les idées de beau de l'époque. Mais ça évolue. Van Gogh était massivement rejeté. Aujourd'hui, tout le monde le trouve beau quand "il ressemble à du Van Gogh" et pas dans ses œuvres initiales !

Manet présentant "Olympia", fut l'objet d'une haine inouïe. "La foule se presse devant l'Olympia faisandée. L'art descendu si bas ne mérite pas qu'on le blâme. Ne parlons pas d'eux, regarde et passe, dit Virgile à Dante en traversant un des bas-fonds de l'enfer. La foule défile comme à la morgue, les gardiens sont débordés", lisait-on dans la presse. Des enfants dans la rue vont jusqu'à jeter des pierres sur Manet.

En France

Plus récemment, et en France où semblent se cristalliser bien des hargnes, appuyées par des intellectuels comme Jean Baudrillard, Marc Fumaroli, Jean Clair, voire Eric Zemmour, de droite comme de gauche, les précédents sont nombreux. A deux reprises Pierre Pinoncelli, "artiste" se réclamant du dadaïsme, se soulage dans l'urinoir de Duchamp et puis le casse à coups de marteau. En 1988, à Marseille, l'"Aventure" du plasticien Richard Baquié, reçoit un coup de fusil. A Avignon, en 2007, une jeune femme, Rindy Sam, dépose ses lèvres peintes de rouge sur une toile de Twombly, altérant son immaculée blancheur. A Avignon encore en 2011, "Piss Christ", photographie d'Andrés Serrano baignant dans l'urine est attaquée à coups de marteau. Une exposition à partir du 18 mars, au musée des Beaux-Arts de Bruxelles reviendra sur l'œuvre de Serrano et analysera le vandalisme et la censure dans l'art.

G. Dt

Les explications

La cause du vandalisme est liée à la nature même de l'art contemporain qui repose sur l'expérience des limites et la transgression des frontières. Toute œuvre d'art contemporain entraîne donc potentiellement des réactions négatives, quelles qu'en soient les formes. Ensuite, plus le contexte de l'œuvre est public d'une part et patrimonial ou investi de valeurs d'autre part, plus la transgression est spectaculaire et plus elle occasionne de réactions, comme on l'a vu à la place Vendôme ou à Versailles, lieux iconiques du patrimoine "royal".

La notion de "beau"

La notion de "beau", souvent invoquée par les détracteurs, est pourtant subjective. Le philosophe Hume, en 1757, écrivait déjà : "La beauté n'est pas un attribut des choses elles-mêmes. Elle n'existe que dans l'esprit qui la contemple, et chaque esprit perçoit une beauté différente. Une personne peut même percevoir de la laideur là où une autre est sensible à la beauté, et chaque individu devrait s'accorder à son sentiment propre sans vouloir régler celui des autres."

Le collectionneur belge Herman Daled, nous disait : "Le beau est un piège absolu.

C'est, certes, une nécessité et un plaisir, mais la notion de 'beau' suppose toujours une référence à du 'déjà-vu'. Chaque fois qu'une œuvre m'a paru belle, je m'en suis détournée en me disant que je la connaissais déjà. Des tas d'artistes s'évertuent à faire du beau, moi, je ne demande pas ça mais de l'intéressant."

Ce qui ne supprime évidemment pas l'émotion comme le disait le collectionneur gantois Anton Herbert : "L'art contemporain est tellement fort qu'il peut te tuer si tu le vois sans y être préparé. Il m'est impossible d'avoir en face de mon lit une œuvre contemporaine que je regarderais en me réveillant par inadvertance : elle pourrait me ravager."

Une vraie révolution

Alors pour reprendre les objections souvent formulées, l'art contemporain est-il réservé à un petit cercle d'initiés ? C'est nier la beauté plastique du travail de Kapoor, Viola ou Borremans. Est-il

violent et provocateur ? C'est oublier le minimalisme apaisant de Robert Ryman et Agnes Martin. Est-il obsédé par l'argent ? C'est passer à côté d'un Tino Sehgal dont les interventions dans les musées sont non filmées et non vendues.

Est-il inculte ? Marlene Dumas et Luc Tuymans s'appuient sur une grande connaissance de l'Histoire. Est-il sinistre ? C'est oublier l'humour de Warhol, Lavier ou Fischli & Weiss. Est-il opportuniste ? C'est ignorer le travail radical, tenace, à long terme, d'On Kawara, Buren, Opalka. "Mon fils pourrait faire de même" ? C'est ce qu'on disait déjà de Picasso et de Twombly, rien de neuf.

Dans un passionnant essai, "Le paradigme de l'art contemporain", Nathalie Heinrich analysait, en sociologue-ethnologue, les arcanes de l'art d'aujourd'hui. Elle montre que cette "incompréhension" est surtout inhérente à l'art contemporain car celui-ci a radicalement coupé avec l'art classique et mo-

derne. C'est d'une vraie révolution qu'il s'agit avec Duchamp, Delvoye, Buren, Cattelan, etc., comme il y a des révolutions scientifiques. Si on reste à l'extérieur de ce paradigme neuf, on ne le comprend plus.

Idiosyncratique

L'art contemporain, pour elle, est une mise en cause radicale de l'idée même d'art, une exploration systématique des frontières. Il n'y a pas que le cadre du tableau et le socle de la sculpture qui ont sauté, c'est l'objet lui-même, sa place dans le musée, c'est le rôle pris par le discours. La dernière avant-garde fut peut-être celle de l'art conceptuel. Depuis, l'art contemporain prend toutes les formes, tous les matériaux, peut être éphémère, spectaculaire ou minimal, auto-suffisant ou accompagné d'une documentation. Il peut être ironique ou politique, il devient une expérience singulière et innovante. Il est "idiosyncratique" (il ne s'autorise que de lui-même).

L'historien d'art Thierry De Duve a proposé cette définition radicale "qu'une œuvre d'art serait contemporaine tant qu'elle demeure exposée au risque de ne pas être perçue comme de l'art".

G. Dt

L'indispensable médiation des musées

Art contemporain Les directeurs du Smak et du BPS 22 réagissent à l'idée de "haine".

Entretiens Guy Duplat

Philippe Van Cauteren, directeur du Smak à Gand, qui proposa en début d'année la grande rétrospective Berlioz de Bruyckere et fut le commissaire très remarqué du pavillon irakien à Venise et Pierre-Olivier Rollin, directeur du BPS 22 à Charleroi dont la réouverture en septembre fut un très beau succès, ont marqué 2015 en Belgique. Ils donnent ici leurs réactions à l'idée d'une "haine" contre l'art contemporain (lire pages 38-39).

Le rôle du musée

Philippe Van Cauteren : "Partout en Europe, des forces très conservatrices émergent et l'art contemporain est la première victime de ce contexte. Alors, paradoxalement, je me réjouis de cette hargne car la pire chose serait l'indifférence. Une des pires maladies est l'indifférence à l'égard des conditions de notre vie, du contexte social, de la crise des réfugiés et elle commence par l'indifférence à l'art contemporain. J'aime donc voir dans ce vandalisme, une certaine expression, un mode de communication - qui certes, n'est pas le mien - mais qui reste préférable à l'indifférence."

Pour lui, le musée reste un lieu pour résister à l'indifférence : "Dans ce contexte, je me questionne sur l'idée de placer de plus en plus souvent de l'art contemporain au centre des musées des Beaux-Arts, dans le cadre d'un art plus patrimonial. Dans un contexte classique, l'art contemporain en arrive à perdre ses griffes."

Régulièrement, des questions se font

jour sur un épuisement possible de l'art. L'artiste n'aurait plus rien à dire ? "L'art contemporain se divise aujourd'hui en deux, contrairement aux années 80 et 90 où celui exposé dans les centres d'art et musées était le même que celui qui faisait le succès du marché. Aujourd'hui, il y a scission. Une partie des artistes sont adoubés par le marché et leurs prix flambent. Gerhard Richter a lui-même dit que les prix atteints par ses tableaux étaient exagérés. Je vois des artistes célébrés par les galeries et le marché (comme Jacob Kassay) quasi totalement absents des musées. De l'autre, il y a les musées qui poursuivent leur chemin. Je pense que graduellement, le musée reprendra le leadership sur le marché et apportera l'oxygène nécessaire à l'histoire de l'art. D'autant que le marché est aux mains de forces conservatrices alors que le musée reste le lieu, par définition, de l'histoire de l'art. Les grandes collec-

tions privées qui s'exposent comme à la Fondation Vuitton sont d'abord l'étalage de la richesse de leurs propriétaires."

Le grand public

Mais le grand public hésite. Si les grandes expositions et certains musées ont un énorme succès (la Tate Modern attire plus de 5 millions de visiteurs chaque année, le Palais de Tokyo a multiplié par quatre ses visiteurs depuis cinq ans), des gens continuent à dire "c'est n'importe quoi" devant certaines œuvres : "C'est bon signe car cela signifie que des artistes explorent encore les limites. Parfois, moi-même je ne comprends pas. Le musée doit rester aussi un lieu de non-savoir, de non-compréhension et donc d'interrogations, de débats, de questionnements sur ce qu'est l'art face à tous ces lieux d'aujourd'hui qui sont dédiés à l'efficacité et au rendement. Mais pour cela, il faut un travail dès l'école et dans les médias. Il faut une médiation vers l'art contemporain. Nous le

faisons au Smak vers le public et vers les autorités. Depuis que j'ai amené l'échec de la Culture à Gand, à la Biennale de Venise, elle y retourne pour son plaisir. Je le répète, les vraies menaces ne portent pas sur les œuvres de McCarthy et Kapoor mais sur les valeurs de la société. Dans ce contexte, l'art et l'artiste restent fragiles."

Pierre-Olivier Rollin, dont le musée BPS 22 est en plein Charleroi (loin des

quartiers "bobos"), ne voit pas autour de lui cette "hargne", bien au contraire. "Nous avons, il est vrai, fait de grands efforts de médiation vers le public et je vois plutôt l'inverse : une demande croissante du public pour mieux comprendre l'art contemporain. Mais il est sûr que de tous temps, l'art contemporain a suscité des oppositions car il est une expérience de la liberté, des limites, du changement."

Inquiétude et peur du changement

Cette hargne est-elle un signe de la peur de l'avenir de nos sociétés ? "Depuis le milieu des années 90, les enquêtes en Belgique ont montré que pour la première fois de notre histoire, une majorité des gens pensent que l'avenir de leurs enfants sera plus difficile que le leur. L'inquiétude domine avec la peur du changement."

L'art s'épuise-t-il ? "Il reste des créateurs qui font des choses fantastiques. Je ne vois pas de signes que cela cesserait."

Lui aussi insiste sur la médiation comme Philippe Van Cauteren, comme la New Tate Modern qui s'ouvre le 17 juin et ambitionne de devenir une vraie agora de débats dans la ville. "L'avenir d'un musée comme le nôtre, le BPS 22, est dans la singularité de sa programmation et dans ses efforts de sensibilisation vers le public. C'est cela qui nous différencie de la logique du marché de l'art."

"Je me réjouis de cette hargne car la pire chose serait l'indifférence."

PHILIPPE VAN CAUTEREN

Directeur du Smak, à Gand.